

La maison des Jardies. — Détails topographiques et autres. — Balzac architecte. — Histoire véridique d'un escalier qui a fait parler de lui. — Ameublement idéal. — Les sonnettes et les domestiques invisibles.

L'opinion du monde, venons-nous d'indiquer, ne l'affectait guère. Après une bordée des journaux, il rentrait aux *Jardies* avec des provisions de gaieté et de philosophie qu'il jetait sur la table autour de laquelle nous l'attendions quelquefois jusqu'à neuf heures pour dîner, mais où nous dînions souvent aussi sans l'attendre.

Les deux résidences où il a laissé les souvenirs les plus vifs de ses habitudes sont la petite maison de Passy, dans la rue Basse, et les *Jardies*, petite et maussade propriété qu'il avait achetée, à Ville-d'Avray, je ne saurais trop dire à quelle époque, et qui lui coûtait d'autant plus cher qu'il la payait toujours.

Il n'y a pas de poème indien ou chinois qui contienne autant de vers que cette campagne des *Jardies* a dû représenter d'ennuis pour Balzac. Et l'on peut dire que, s'il y a vécu, pensé et travaillé plusieurs années, il ne

l'a jamais positivement habitée. Il y était plutôt campé que logé.

Était-ce bien un logement sérieux que ce chalet aux volets verts où n'est jamais entrée l'ombre d'une comode, où n'a jamais été accroché un semblant de rideau? La véritable habitation des Jardies était celle qui existait dans le même enclos, à vingt ou trente pas de la sienne, habitation à peu près possible où, je ne sais trop dans quelle pensée de prudence, il avait déposé quelques-uns des beaux meubles qu'il avait rue des Batailles et sa riche bibliothèque. Madame la comtesse de V... habitait alors avec sa famille ce pavillon tout à fait sans valeur comme architecture. Le fameux pavillon des Jardies fut bâti par Balzac juste en face de cette insignifiante maison. Quoique le terrain, à cet endroit, ait une mine assez agreste, il offre tant et tant d'inconvénients, qu'on se demande le motif pour lequel Balzac l'avait choisi. Il ne penche pas, il tombe sur la route qui va de Sèvres à Ville-d'Avray.

Il serait, je crois, difficile à un arbre de quelque dimension de prendre sur un sol aussi diagonal. Les peintres décorateurs de théâtre ont le droit de le trouver extrêmement original; mais il est furieusement antipathique au plaisir de la promenade. Les jardiniers-architectes, sous la direction fantasque de Balzac, ont dévoré des mois entiers pour soutenir, à force d'art et de petites pierres, tous ces plateaux successifs, toujours disposés à descendre gaiement les uns sur les autres, à la moindre pluie d'orage. Je les ai presque constamment vus occupés à rétablir ces jardins suspendus, renouvelés de ceux de Sémiramis. C'était leur désespoir.

Je me souviendrai longtemps de l'étonnement dans lequel tomba l'acteur Frédérick Lemaître le jour où,

pour causer avec Balzac de la mise à l'étude de *Vautrin*, il s'était rendu aux Jardies. Pour arrêter ses pieds, qui fuyaient sous lui, il les fixait à l'aide de deux pierres, absolument comme on le ferait pour équilibrer un meuble sur un parquet inégal. Quand il reprenait sa marche, il éloignait les pierres, ou les gardait dans sa main, afin d'en faire le même usage plus loin. Le manège était des plus divertissants à observer. Balzac seul conservait sa placidité de propriétaire au milieu de ces glissades perpétuelles. Il possédait, du reste, à un suprême degré la rare qualité de ne paraître prendre aucune part à ce qui se passait autour de lui. Il eût déconcerté un coup de tonnerre.

On le devine sans peine, un terrain aussi difficile à fertiliser, à cause de ses inquiétudes, ne devait pas offrir un luxe d'ombre au front des promeneurs. Il n'offrait aucune ombre. Peut-être a-t-il, depuis cette époque déjà assez éloignée, gagné en consistance et en végétation. Mais alors, grand Dieu ! je ne voyais guère à lui comparer que le versant du pic de Téné-riffe.

Pourtant un seul arbre, nous devons le dire, un arbre acrobate, un noyer d'assez belle venue, était parvenu à prendre pied sur cette pente périlleuse. Sur un plateau de quelques mètres, il avait assis sa domination isolée. Si nous en parlons un peu tard, c'est qu'il n'avait pas toujours appartenu à Balzac. La commune de Sèvres, par un étrange partage de terrains, l'avait distrait à son profit de la totalité des Jardies. Enfin, Balzac possédait les Jardies, Sèvres le noyer. Ce noyer est toute une amusante histoire à raconter, ou plutôt une comédie. Mais, comédie ou histoire, nous y reviendrons.

Quelques lignes des Mémoires de Saint-Simon

décidèrent Balzac, en quête d'une localité rurale, en faveur des Jardies.

Dans le temps où Louis XIV habitait Versailles, les courtisans plantèrent à l'envi leurs tentes autour de Saint-Cloud, de Meudon, de Luciennes, de Sèvres, de Ville-d'Avray et de mille autres communes voisines ou à peu près voisines de Versailles. Les Jardies sortirent alors de leurs boues jaunes et perpendiculaires. Puis les mauvais jours de la monarchie vinrent, et les Jardies disparurent. Balzac voulut restaurer un morceau de ce passé, peut-être imaginaire; imaginaire du moins quant à la topographie. Car était-ce bien là qu'étaient les Jardies? J'ai entendu retentir bien des doutes à cet égard. Sèvres et Ville-d'Avray ont toujours dénié à Balzac les Jardies : ils ne disaient jamais que *les vignes de M. de Balzac*. Quoi qu'il en soit, Balzac avait à peine fait construire les murs extérieurs et poser la porte pleine à doubles battants verts, qu'il faisait graver en lettres d'or, dans une plaque de marbre noir placée sous la sonnette : LES JARDIES.

La porte était posée et roulait sur ses gonds bien avant que s'élevât la maison même dont elle défendait l'entrée. La construction de cette maison a longtemps défrayé l'esprit caustique des Parisiens, toujours à l'affût des faiblesses d'un homme supérieur. La faiblesse de Balzac était grande à l'endroit de la maçonnerie. Il ne faut pas oublier, non pour l'excuser, car le goût de bâtir est fort respectable, que c'était, à cette époque-là, son unique plaisir, sa seule manière de se reposer des forts travaux d'esprit dont il se surchargeait. On a prétendu qu'en dirigeant lui-même avec un despotisme sans concessions la construction du pavillon des Jardies, il avait oublié l'es-

calier. Qu'il n'admit aucun conseil, aucune observation, aucune critique venue de son architecte ou de ses maçons, c'est là un fait que nous attestons; mais qu'il ait négligé de commander l'escalier dans l'ordonnance intérieure de la maison, et qu'un beau jour, maçons et architectes soient accourus lui dire :

— Monsieur de Balzac, la maison est finie, quand voulez-vous que nous fassions l'escalier?

C'est là un second fait qui exige, dans la mesure de son importance, une explication. Balzac rêvait pour ses Jardies des pièces spacieuses, carrées, prenant jour à plaisir par les quatre côtés de la façade. Or, dans les plans de l'architecte, ce minotaure d'escalier dévorait ici le tiers d'une pièce, là la moitié d'une autre; il défigurait le dessin créé par le crayon poétique de l'écrivain. On avait essayé de le réduire, de le tordre, de le reléguer aux angles du bâtiment, — d'un bâtiment malheureusement trop exigü pour prêter de l'espace; — ce maudit escalier venait toujours tout gâter. Les maçons jetèrent leur plâtre vers le ciel, l'architecte cassa les branches de son compas. Ce fut dans un de ces moments de lutte avec les aspérités du problème, que Balzac dut se dire : « Puisque l'escalier veut être le maître chez moi, je mettrai l'escalier à la porte. » Ce qu'il fit. Ses appartements s'étalèrent alors sans obstacle, sans autres limites que les quatre murs; et la cage de l'escalier fut construite, après coup, contre la façade extérieure, en punition de ses prétentions fastidieuses. Balzac aurait pu objecter qu'en Hollande et en Belgique des villes entières sont construites dans ce système naïf, portant leur escalier au dos, comme une hotte; il dédaigna toujours de s'expliquer là-dessus.

Il résista; l'escalier en a-t-il fait autant? a-t-il

résisté jusqu'ici aux froides et humides nuits de notre belle France? Je l'ignore. Au surplus, il serait inexact de dire que le pavillon des Jardies est tout à fait dépourvu à l'intérieur de la commodité si incommode des escaliers. Il en a quelques-uns de second ordre, conduisant assez directement où l'on veut aller, et pour la parure desquels Balzac projetait le revêtement de palissandre et la livrée de velours amarante.

Ce qu'il projetait pour les Jardies était infini. Sur le mur nu de chaque pièce, il avait écrit lui-même, au courant du charbon, les richesses mobilières dont il prétendait la doter. Pendant plusieurs années, j'ai lu ces mots charbonnés sur la surface patiente du stuc :

Ici un revêtement en marbre de Paros ;

Ici un stylobate en bois de cèdre ;

Ici un plafond peint par Eugène Delacroix ;

Ici une tapisserie d'Aubusson ;

Ici une cheminée en marbre cipolin ;

Ici des portes, façon Trianon ;

Ici un parquet-mosaïque formé de tous les bois rares des îles.

Ces merveilles n'ont jamais été qu'à l'état d'inscriptions écrites au charbon. Du reste, Balzac permettait la plaisanterie sur cet ameublement idéal, et il rit autant, et plus que moi, le jour où j'écrivis en plus gros caractères que les siens, dans sa chambre même, aussi vide que les autres chambres :

**ICI UN TABLEAU DE RAPHAËL, HORS DE PRIX,
ET COMME ON N'EN A JAMAIS VU.**

La seule chose qui ne manquait pas aux Jardies... Mais voici comment la conversation s'engagea entre Balzac et moi à l'occasion de ce meuble nombreux, invisible, mais réel, dont il tint à me ménager la surprise :

— Vous ne vous êtes jamais aperçu, en admirant les perfectionnements que j'apporte à la décoration intérieure des Jardies, me dit-il, d'une innovation ingénieuse et rare que je puis presque revendiquer comme mon œuvre personnelle, je n'ose pas tout à fait dire comme un chef-d'œuvre personnel ?

— Non, mon cher Balzac, je n'ai pas encore remarqué cette innovation, et vous seriez fort aimable si vous vouliez bien...

— Regardez autour de vous ; que voyez-vous ?

— Ce que je vois depuis longtemps : des murs entièrement libres des entraves vulgaires d'un mobilier qui aurait nui au développement de la perspective. Pour me servir d'une phrase plus explicite encore, je ne vois rien du tout.

— Regardez mieux.

— Tout est rien.

— Ah ! vous y mettez de la mauvaise volonté.

— Non, je vous jure...

— Eh bien, voilà ce qui fait hautement l'éloge de mon invention : l'impossibilité où vous êtes de la constater. Sans cela, elle eût été imparfaite, mauvaise ; elle eût été à recommencer.

— Mais qu'est-ce donc ?

— N'est-il pas odieux et bête, continua-t-il, que, depuis des siècles, on fasse courir des fils de fer tout le long des murs, et qu'au bout de ces fils on laisse voir une grosse sonnette aussi stupide qu'indiscreète ? Examinez, étudiez la sonnette que j'ai créée pour les gens du monde qui n'aiment pas à être secoués par le bruit désagréable du son cru du fer, pour les gens d'étude, pour les gens réfléchis... on ne la voit pas du tout. Cherchez ! elle se cache dans le mur au point de ne laisser paraître aucune saillie, aucune indication.

Désormais, on ne verra pas plus sonner un homme qu'on ne le voit penser. Déjà, M. Scribe a adopté ce genre de sonnette, dont il paraît enchanté. Chaque pièce des Jardies en possède une pareille. Venez voir si je mens.

Je suivis Balzac, qui en effet me montra avec orgueil, dans chaque pièce, un modèle de sonnette de son invention, et, lui et moi, nous nous livrâmes, lui par amour-propre d'auteur, moi par faiblesse de courtisan, au plaisir assez primitif d'agiter toutes les sonnettes.

Il fallait voir sa joie de sonneur à ce carillon qui proclamait son triomphe et lui donnait pour écho toutes les solitudes du pavillon. Ainsi, aux Jardies, les sonnettes abondaient; mais on avait beau les agiter, peu de domestiques accouraient au bruit.